

la voir arriver, pour le bonheur du peuple qui se livre à cette laborieuse occupation et pour la prospérité générale de notre pays.

Passons maintenant à un autre article qui est aussi d'une grande importance pour le cultivateur : les moutons. Il y avait des Leicester, Southdown, Mérinos et Saxons. Nous avons remarqué que généralement ils sont beaux en viande et pourraient figurer avantageusement à l'étal d'un boucher, mais que la laine n'est pas d'une qualité supérieure, quoiqu'on en trouve de passable. Les moutons qui ont la laine longue Pont, en même temps grosse et rude ; ceux qui l'ont plus soyeuse en ont peu, en sorte que, sous ce rapport, il reste encore quelque chose à faire pour donner à nos laines, sur le marché, un prix égal à celui qu'obtiennent celles qui viennent de l'étranger. Nous comprenons qu'ayant peu de manufactures d'étoffes dans le pays, et la consommation des laines étant par conséquent restreinte, on n'aît pas encore fortement senti le besoin d'améliorer nos races de moutons ; nous parlons en général, car il y a déjà plusieurs personnes qui ont déjà porté de ce côté-là une attention toute spéciale. Mais les circonstances ont bien changé depuis quelques années, malgré les entraves que quelques-unes de nos institutions ont pu apporter à l'industrie indigène, et elles peuvent changer encore, d'un jour à l'autre, d'une manière plus sensible. Il est donc temps de songer à tirer un meilleur parti d'une branche de commerce qui deviendrait extrêmement importante, si nous pouvions offrir un bon article et rencontrer les demandes du marché. En même temps que nous faisons ces remarques, dans l'intérêt de l'agriculture et du commerce, nous nous plaignons à constater une amélioration remarquable dans nos races de moutons, comparées à ce qu'elles étaient il y a quelques années, et ce qui a déjà été fait peut donner, pour l'avenir, les plus flatteuses espérances.

Les cochons, sous le rapport du choix, du nombre et de la diversité des espèces, peuvent être rangés parmi les meilleurs articles de l'exposition agricole ; et autant les bêtes à cornes et les moutons que nous avons vus à l'exposition de l'Etat de New-York l'emportent sur les nôtres, autant nous l'emportons sur nos voisins sous ce rapport.

L'un des plus beaux dépôts est aussi celui des chevaux, principalement des étalons ; cependant les chevaux de race canadienne auraient pu être mieux représentés, car nous savons qu'il y a dans plusieurs paroisses du district de Montréal quelque chose de beaucoup mieux que ce qui a été entré. C'est, sans doute, le trouble et les dépenses qu'entraîne pour les propriétaires un voyage lointain et prolongé qui les a empêchés de concourir, mais ils auraient dû consulter l'honneur national plus que les calculs de l'intérêt personnel. Malgré tout, ce département est bien et de nature à soutenir la réputation de nos chevaux, qui sont recherchés par les étrangers pour leur force et leur vigueur.

Un fait qui parle bien haut en faveur de notre Exposition Provinciale, c'est le nombre de visiteurs qui s'y rendent de toutes les parties du pays et de l'étranger.

Jeudi, on a vendu vingt-deux mille billets à trente sous, formant une somme de £1375. Si l'on ajoute à ce nombre les enfants et toutes les personnes qui sont entrées *gratis*, comme les pompiers et ceux qui faisaient partie des bandes de musique, on peut dire qu'il y a eu, durant cette journée, entre 24 et 25 mille visiteurs.

Vers cinq heures et demie de l'après midi, la foule a commencé à sortir des barrières et à défilé lentement, au son de la musique, pour se répandre dans la cité. La bande d'instruments de cuivre, sous la conduite de M. Jones, de Troy, a exécuté plusieurs airs nationaux, tandis que le pavillon étoilé flottait, fraternellement accolé au drapeau britannique. La bande de M. Lecompte, de Montréal, venait ensuite et était suivie d'une immense procession marchant en lignes serrées et compactes, jusqu'à ce que les rues transversales à travers lesquelles des courants s'établissaient peu à peu, soient venues briser cette formidable colonne.

Le soir, il y a eu à l'hôtel de ville, un grand bal sous le patronage de l'Institut des Artisans. C'a été une affaire splendide où l'on s'est amusé avec le plus joyeux entrain jusqu'à une heure fort avancée.

VEGETAUX POUR LE MARCHÉ DE LONDRES.

Le correspondant de Londres du *National Intelligencer* dit, dans sa dernière lettre : " L'étendue des jardins des environs de Londres nécessaire pour suffire aux besoins des deux millions et un quart de mangeurs qu'il y a ici, passe toute croyance. Dans un rayon de 15 milles de Londres, il y a 200,000 acres de terre entre les mains de jardiniers qui tous travaillent pour le marché de Londres. On dit qu'il se vend au seul marché de Covent Garden, 10,000 voies ou charges de navets, 100,000 sacs de pois, 20,000,000 de pieds de céleri, 40,000,000 de choux, et 1000 tonneaux de cresson d'eau, sans parler des pommes de terre, carottes, betteraves, oignons et herbes de toutes sortes, qui se vendent en immenses quantités.

TRAITEMENT DES ENGRAIS.

" Je désirerais que vous me dissiez quel avantage il y a à charrier une grande quantité de sol commun dans la cave d'une grange pour le reporter ensuite dans le champ. Pourquoi ne vaudrait-il pas autant enfouir l'engrais vert à la charrue dans le sol, afin qu'il s'y mêle ?"

Cette question, posée par un travailleur désireux d'une réponse rationnelle, m'a suggéré l'idée de dire quelque chose au sujet des composts.

En mettant dans nos basse-cours et dans nos caves de la terre commune en quantité convenable, nous retenons la partie liquide de l'engrais, qui autrement serait en plus grande partie perdue, et nous empêchons l'évaporation des élémens volatiles qui se trouvent dans tous les engrais. S'il s'agit de fumier d'étable, on prévient aussi par là la perte qu'il éprouverait en chauffant et fermentant. Or, il n'est pas besoin d'une grande quantité de terre pour atteindre tous ces objets, et comme le charriage de cette matière est coûteux, la vraie économie nous dit de réfléchir sur les objets en vue, et de nous arrêter lorsque nous les avons atteints.

Si vous pouvez charrier en dix voies les mêmes élémens de fertilité que vous aviez coutume de charrier en vingt vous avez gagné, en l'épargnant, pour la valeur trois ou quatre piastres de travail, qui, au printemps, est chose digne de considération. *Quantité* n'est pas toujours synonyme de *valeur*. Plus de quatre-vingts livres sur cent de fumier de paille charrié dans le champ ne sont ni plus ni moins que de l'eau semblable à celle que les nuages nous donneront en abondance, vers le temps des semailles. Que le cultivateur se rappelle comme principe, que l'engrais est précieux, non par son *volume* ou par son *poids*, mais par ses élémens fertilisateurs, qui ne forment qu'une petite partie de l'un et de l'autre.

On voit souvent, dans un jour clair et venteux d'avril, des cultivateurs, travailler fortement à faire des composts dans leurs champs, pelletant et repelletant leurs tas d'engrais, n'y mêlant rien souvent, et plus souvent peut-être des gratures sableuses de chemins ou une terre infertile. Nous allons maintenant parler du *gain* : la *perte* causée par l'opération se manifeste à plus d'un sens. Il a été dit dans une lecture publique, faite par un savant chimiste, qu'un *cinquième* environ de la valeur d'un tas de fumier d'étable s'échapperait par évaporation dans un jour tel que je viens de dire, si on le pelletait et le remuait de la manière ordinaire.

Que le cultivateur se mette dans l'esprit, comme autre principe dirigeant, qu'un des élémens les plus précieux d'un tas de fumier, l'*ammoniac*, est aussi un des plus volatiles. Il n'a guère que la moitié du poids de l'air atmosphérique. C'est le même composé dont se servent les dames comme *sels odorants*, et le même qui vous suffoque presque, comme il fait vos chevaux dans les entre-deux de vos écuries. Toutes les fois que votre *odorat* vous avertit de sa présence, vous pouvez compter que l'air charrié et diminué votre tas d'engrais, quoiqu'invisiblement, aussi rapidement qu'un Irlandais le pourrait faire avec une brouette.

Pour les récoltes binées, l'ancienne coutume d'enfouir le fumier à la charrue, à mesure qu'il arrive de la basse-cour, est souvent la meilleure économie. Il ne se perd rien alors par évaporation, et la peine de remuer ou de retrasporter à plusieurs reprises est épargnée.